

NOUVELLES
À
CHUTE

Une production des élèves de 3ème 3

Cela faisait déjà une heure que je souffrais, sans pouvoir réagir. Mon corps était enserré pas les deux doigts d'un horrible monstre. Moi qui étais petit et raide, ne pouvais faire le poids contre eux. Ces monstres étaient énormes, grands de dix fois ma taille au moins. Ils étaient répugnants, cruels, monstrueux, toujours à gueuler comme pas possible. Rien que du fait de les entendre, moi, mes cousins et mes camarades étions terrorisés. Chaque jour, un membre de ma famille perdait la vie. Nos jours étaient comptés...

Chaque jour, c'était la même scène : l'un de nous était tué par le monstre qui le vidait de son sang alors que nous étions impuissants face à lui, uniquement capables de rester là, à regarder l'horrible spectacle.

C'était comme si ça les amusait d'anéantir ainsi notre peuple. Notre sang leur servait écrire des motifs rituels, pour leur dieu sans doute. Il ne me restait plus que la moitié de ma vie à vivre. Le pire de tout ça, c'était que ces monstres nous tuaient pour ensuite parfois nous redonner la vie ! Ainsi, nous souffrions mille morts : dès notre dernier souffle, on nous perfusait du sang neuf qui nous redonnait vie... et ainsi sans fin...

La sonnette retentit. Jean-Paul rangea son stylo plume dans sa trousse.

Alliance Kwizera

Cela faisait déjà une heure que je souffrais, sans pouvoir réagir, je bougeais sans avoir l'impression de bouger. Quand l'on m'avancait, je voyais ma semblable arrêtée et cela toute la journée. A chaque fois que l'on m'écrasait, je sentais ma peau caoutchouteuse s'amollir avec l'humidité. Plus l'on m'utilisait, plus cette odeur repoussante ressortait. Ce mélange terreux et humide qui me collait m'était impossible à enlever.

On m'utilisait comme meurtrière, j'écrasais tout sur mon passage mais cela ne me dérangeait pas le moins du monde. Je faisais souffrir et on me faisait souffrir. On m'utilisait jusqu'à en être usée, morte.

Je devais supporter des bribes de conversations de passants, sans jamais en savoir ni le début ni la fin. Par contre, j'adorais écouter le bruit des voitures roulant à toute vitesse sur les flaques d'eau laissées par la pluie.

Je commençais sérieusement à maigrir, à me salir et à user ma pauvre peau, bientôt inexistante. Et un jour ce qui devait arriver arriva : elle fit place à un trou. Un gros trou où la boue pouvait maintenant passer...

La femme enleva ses bottes, choisit une nouvelle paire dans le magasin et sortit. A la première poubelle venue, elle jeta ses vieilles et malheureuses bottes pleines de trous.

Anouk Sidney

Cela faisait déjà une heure que je souffrais, sans pouvoir réagir. On me frappait et je commençais à sentir des douleurs atroces qui m'empêchaient de me concentrer sur autre chose. Tous les jours, dès qu'ils rentrent du collège, ils viennent me voir, moi qui ne les embête jamais et pourtant ils viennent, chacun leur tour, me faire mal.

Ça commence quand ils s'approchent de moi, ils me prennent et m'accrochent sur une barre placée toujours au même endroit. Ils s'arrêtent dès que l'un est essoufflé et commence à sentir la sueur ; ensuite ils se relaient.

Depuis tout à l'heure, celui qui me tape commence à faiblir : il est tout trempé, il souffle et fait des bruits qui montrent qu'il n'en peut plus. Il s'arrête, ça va être au tour d'un autre... J'ai un petit moment de répit, je sais que ce ne va pas être long mais j'en profite grandement. Je me sens bien, c'est là ce que je ressens quand ils ne sont pas là, même si je stresse toujours en me demandant si un jour, je pourrais m'en sortir, mais ce jour n'arrive jamais...

Le deuxième vient vers moi, on voit qu'il s'est préparé. Lui, c'est la grosse brute du groupe et en plus il est en pleine forme. Il se place et commence à se déchaîner sur moi. Il me torture, me fait basculer dans tous les sens, heureusement quelqu'un l'appelle. Il me détache de la barre en me frappant trop fort.

J'atterris dans un carton, je me dis qu'ils ne me retrouveront plus... Ils me cherchent... Pour l'instant, je suis tranquille sauf que la boîte tombe et révèle ma présence. Ils vont me raccrocher et me donner des coups ! Mais j'ai été remplacé par une autre victime. Les bruits de poings que l'autre reçoit me font frissonner d'autant plus que j'aimerais pouvoir l'aider. Mais on m'enferme dans un sac, je ne vois plus rien. Mes agresseurs doivent m'emmener quelque part, je remue de tous les côtés, mais je ne sais pas où on m'emène, je ne vois rien. J'entends des bruits de portes et de portières de voiture. Le moteur démarre, je me sens à l'étroit avec mes habits sales. La voiture s'arrête un peu plus loin.

Le conducteur s'arrêta et jeta le vieux punching-ball dans un fossé

qui servait apparemment de décharge...

Antoine Carlier

Cela faisait déjà une heure que je souffrais sans pouvoir réagir. On n'arrêtait pas d'enlever et de remettre la cagoule qui me cachait les yeux... Quand je n'étais pas étouffé, écrasé, enseveli, par mes camarades et enfermé dans une geôle surpeuplée, c'était encore pire pour moi...

Soudain, on me mordit le corps, cela faisait rudement mal. Mes blessures dégoulinait de bave. Tout ceci était écoeurant. Je subissais aussi des tours de manèges affolants, mon cœur battait à cent à l'heure : on me faisait tourner autour d'une chose très pâle, au bout très dur.

Ensuite, on me rechargeait : j'avais l'impression d'être en salle d'opération, sauf que moi je n'étais pas endormi : je subissais tout ça les yeux ouverts, on m'enlevait mon sang, mes organes, pour m'en mettre de nouveaux, ce à quoi j'avais beaucoup de mal à m'habituer.

A certains moments, j'avais affaire à des maladroits qui me tenaient très mal : je n'allais pas dans le bon sens, j'avais la tête à l'envers. On m'écartelait, on appuyait violemment sur mon crâne. En bref, on me torturait...

Et pour la millième fois, on me claqua sur le sol, qui fut éclaboussé de mon sang. J'avais extrêmement mal, c'était atroce... On me ramassa enfin, après quelques minutes, pour m'allonger sur une table : on me remit ma cagoule, brutalement, comme d'habitude.

Marc eut une subite envie de prendre soin de son stylo plume et le rangea soigneusement dans sa boîte attitrée, là où il était au calme, seul, tranquille.

Axelle Croquet

Cela faisait déjà une heure que je souffrais sans pouvoir réagir, sans être maître de mon corps. Je ne savais même pas pourquoi des sauvages me traitaient ainsi : ils me frappaient ! Je commençais à avoir la tête qui tournait et à avoir quelques éraflures. Je ne voyais même plus ce qui se passait autour de moi, j'entendais juste des hurlements dont je ne connaissais pas la cause.

On me prenait pour un jouet... A plusieurs reprises, je fus mené derrière les barreaux pour en être ressorti de suite. On me donnait énormément de coups de pied et de coups de tête. Quelquefois même, on me claquait la tête contre une barre. Je ne leur avais pourtant rien fait... ! On m'attrapait d'une main pour me rejeter tout de suite, à croire que je sentais mauvais. J'attendais impatiemment la fin de ce calvaire mais, malheureusement, je ne savais pas quand cela allait s'arrêter... A chaque coup de sifflet, mon martyr prenait fin, pour aussitôt recommencer dès le coup de sifflet suivant. La douleur était intense, j'avais énormément mal à la tête, au ventre, partout !

Tout à coup, l'arbitre siffla la fin du match, prit le ballon et rentra au vestiaire.

Baptiste Cockenpot

Cela faisait déjà une heure que je souffrais sans pouvoir réagir, enfermé, étouffé et écrasé dans cette pénombre, ce trou noir d'où il m'était impossible de sortir : j'étais écrasé de tous les côtés sans possibilité de m'enfuir.

C'était comme si des centaines de lames me poignardaient toutes en même temps. J'étais torturé, étranglé. Aucune issue n'était visible, seul le noir était au rendez-vous. Je n'avais qu'une envie, sortir de cet enfer pour enfin respirer comme avant...

Mais malheureusement, j'étais pris au piège comme une mouche prise dans une toile d'araignée. J'étais secoué dans tous les sens, on m'écrasait. « Écraser », c'était le mot qui convenait. Et je devais affronter cette rude épreuve, ce calvaire, tout seul, avec la peur ultime de ne jamais sortir de cet enfer... et surtout, de ne plus jamais voir la lumière. Soudain, le calme revint et les coups s'estompèrent... Allais-je retrouver ma liberté ?

À ce moment-là, Madame Sochet cria : « Charlotte ! Va jeter ton chewing-gum dans la poubelle immédiatement ! ». Charlotte se leva pour aller cracher son chewing-gum à la poubelle...

Charlotte Dierchx

Cela faisait déjà vingt minutes que je souffrais sans pouvoir réagir ; je n'avais qu'une idée, c'était d'échapper à ce martyr. J'étais souillé. On m'écrasait la tête sur le sol, on me secouait dans tous les sens, mes cheveux me collaient aux yeux et je ne voyais plus rien. On me traînait dans des endroits sales et on me poussait, me tirait continuellement. Ces mouvements incessants me donnaient mal à la tête. Des hématomes la déformaient, et ces effroyables coups me faisaient suer de terreur.

Parfois, on m'aveuglait complètement en me recouvrant d'une couverture ; cette couverture était froide, toute mouillée. On en profitait pour me cogner plus encore contre les murs, contre les meubles... Quand on m'ôtait la couverture, on venait me caresser les cheveux et ensuite le corps avec de petites toiles d'araignées... Et tous les jours, on venait me voir pour me faire subir les mêmes tortures... Quelle malédiction ! Quel désespoir !

Lucie rangea enfin le balai dans l'armoire. Ce maudit sol était enfin propre...

Tiphaine Duponchel

Cela faisait déjà dix minutes que je souffrais, sans pouvoir réagir. J'avais mal partout à force de me faire traîner dans tous les sens, sans ménagement, sur un sol immonde. La douleur était intolérable, j'étais pleine d'égratignures. On me plongeait la tête sous l'eau, m'empêchant de respirer, toutes les minutes. On me baladait de salle en salle, on me poussait par terre ou on me tirait, m'obligeant à ramper dans la poussière. J'étais sale, toute sale, et encore une fois, on m'empoigna pour me remettre la tête dans l'eau. Pour une fois, on ne me tordit pas le cou...

Et voilà qu'on m'emmena dans un endroit puant et exigü. On me traîna sur une surface glaciale, aveuglante et lisse, et je glissai. On me tira et me remit dans cet endroit et on me força à respirer l'odeur putride des égouts. Enfin le supplice fut terminé : on me fit quitter cet endroit atroce. Je ne pouvais plus endurer ça. J'avais l'impression de mourir... Chaque jour, c'était la même histoire ! J'aurais aimé me libérer de tous ces malheurs mais c'était sans espoir. Je me débattais comme je le pouvais sans résultat...

Et voilà que mon cauchemar recommençait ! Cette fois, on me ligota c'était pire que tout. Je souffrais le martyr ! Tout mon corps fut plaqué soudain contre le sol. J'étais tellement écrasée que je ne pouvais même plus respirer...

La femme de ménage rangea la serpillière avec les autres ustensiles de ménage dans le placard.

Éléonore Zbierski

Cela faisait déjà une heure que je souffrais, sans pouvoir réagir. Je ne pouvais vraiment rien faire à part regarder ce qui se passait autour de moi. Je voyais une belle robe blanche qui dansait, et plusieurs personnes qui s'amusaient... Mais j'apercevais surtout mes cousines qui étaient comme moi, épuisées, et qui voulaient toutes s'installer dans un coin tranquille.

Parfois différents matériaux se posaient sur moi, c'était tellement lourd que je n'arrivais plus à respirer. Cela m'étouffait, cela semblait être une punition. Je me sentais assommée. Parfois, pour embêter celui qui me harcelait, je m'entortillais dans tous les sens, sauf qu'après je le regrettais car je me prenais des coups d'épingles ou même des coups de râteaux... Parfois au contraire, j'obtenais le droit à un massage aux huiles essentielles...

Au tout début de ma vie, je me sentais bien, personne ne m'embêtait. Mes cousines me disaient que bientôt je serais choisie, que les premiers jours seraient fatals, qu'on saccagerait mon pauvre corps, qu'on me torturerait... Elles avaient raison...

En rentrant chez elle, Odette ôta sa perruque et la posa sur la table.

Élisa Hincelin

Aïe, aïe, aïeuh. Cela faisait une heure que je souffrais sans pouvoir réagir... Arthur, mon jeune agresseur, s'amusait trop pour me laisser une minute de répit. Je n'en pouvais plus, que de coups, que de violence ! Cela ne finirait donc jamais ? Chaque pression me semblait plus insupportable que la précédente.

Tous les jours se ressemblaient : tous les jours, il se jetait sur moi et ne me lâchait plus pendant une heure. J'étais contente quand sa mère lui rappelait de faire ses devoirs ou de venir manger, mais le mieux, c'était quand il était au collège, quoique parfois, il en ramenait un de ses amis et une de mes collègues. Alors, ils allumaient cette boîte à images si bruyante et conversaient tout en nous tapant dessus. En même temps, Arthur avait l'air de prendre plus soin de moi que son ami Éric de ma collègue. Il l'avait tellement violentée qu'elle en était morte...

Mais le pire, c'est quand ils étaient en colère. Une fois même, de rage, il m'a claquée par terre avant de me reprendre pour continuer à me rouer de coups. J'ai alors perdu connaissance mais il m'a vite réveillée en me donnant de grandes claques et en me secouant frénétiquement.

Beurk ! Une goutte de bave vient de tomber sur moi. Il est tellement concentré sur ces idioties qu'il ne se contrôle même plus. Parfois, quand j'ai de la chance, il essuie ses mains collantes et poisseuses sur son jean.

Ouf ! Je crois qu'il a fini. Mon calvaire est terminé. J'espère juste qu'il me posera un peu plus près du radiateur qu'hier...

Arthur posa la manette de jeu vidéo et sortit de sa chambre.

Emma Fernandez

Cela faisait déjà une heure que j'étais attachée, ne pouvant plus bouger, après avoir été réveillée dans mon sommeil, forcée à ramper et ne pouvant plus rien contrôler... Forcée à devoir supporter un poids qui me plaquait au sol, qui ne cessait que quand on m'infligeait des coups sur les épaules, la gauche en particulier... Sentir ce poids, supporter d'être traînée ainsi, sentir ce frottement horrible qui m'abîmait de plus en plus étaient intolérables.

Quand le poids disparut, je sus que cela n'allait pas durer, mais je profitai de cette absence pour me reposer de cette horrible souffrance. Et voilà, il ne fallut pas moins de cinq minutes pour que cela recommence, ce poids qui me forçait à me déplacer contre mon gré...

Aucun moyen de se reposer avant la nuit... Se faire manipuler à longueur de journée... Sentir ce poids qui écrase... Je ne pouvais plus bouger du tout : j'étais attachée à ce fil, à cette corde, à ce câble qui ne me laissait qu'une possibilité vraiment très limitée, infime, de bouger.

Soudain une voix se fit entendre : « Samuel, éteins l'ordinateur et va dormir ! » Samuel répondit d'un petit « Oui mam's », il éteignit ensuite l'ordinateur, lâcha la souris et alla se coucher.

Jean-Baptiste Gaucher

Cela faisait déjà une heure que je souffrais, sans pouvoir réagir. Je portais les affaires des autres. Quelquefois, je débordais. J'étais obligé de faire du shopping, on ne me demandait même pas mon avis. On me jetait dans un coin pendant quelques minutes, le temps d'un essayage où l'on se contemplait dans la glace, et moi je me trouvais de plus en plus gros.

Puis, la balade reprenait : je portais de plus en plus de choses. Cela devenait lourd et insupportable. Si j'avais pu m'enfuir avec toutes ces affaires, je l'aurais fait mais on me tenait par la main à longueur de temps. Les autres décidèrent de prendre un verre, moi je n'y avais pas droit... Quelques minutes après, l'enfer reprit : on n'arrêtait pas de me donner des choses à porter. Je ne comprenais pas pourquoi mes bourreaux avaient pris plusieurs paires de chaussures alors qu'une seule suffisait. C'était sûrement pour me torturer, m'obliger à porter encore plus de choses.

La fille rentra chez elle et posa son sac rempli d'achats sur le canapé.

Grégoire Roger

Cela faisait déjà une minute que je souffrais, sans pouvoir réagir. J'avais si froid... De l'eau glacée coulait le long de mon dos ; je frissonnais... Autour de moi, l'odeur de la menthe remplissait mes narines ; près de moi, une chute d'eau se faisait entendre.

Un poids me plongea dans l'eau glacée pour la deuxième fois. Je me noyais, je ne respirais plus, j'allais mourir !

C'était le noir complet autour de moi... Dans le froid, sans un souffle, mes oreilles sifflaient. Soudain une faible lueur apparut dans les cieux, je remontais. Étais-je morte ? La lumière s'intensifia, je respirais ! C'est alors que l'on m'empoigna et me frotta, de la tête aux pieds, contre une paroi couverte de liquide verdâtre et de mousse blanche... Me revoilà plongée dans l'eau ! J'étais fatiguée et tentais de reprendre mes forces en me laissant faire... Le son de la chute d'eau m'endormait.

Soudain, je commençai à sentir de l'eau chaude contre ma peau : l'eau était de plus en plus chaude, jusqu'à devenir bouillante ! Et là, ce fut l'horreur absolue : on commença à m'étrangler...

Samuel prit l'éponge et l'essora, la posa à côté de son liquide vaisselle et sortit de la cuisine. Il alla vers son ordinateur et prit la souris de sa main droite.

Samuel Guilloton

Cela faisait déjà une heure que je souffrais sans pouvoir réagir. J'étais enfermé dans une sorte de tunnel sombre, recouvert d'une matière visqueuse, enfermé, cloîtré et déshonoré à cause de cette saleté de Jules...

Et dire qu'une heure avant, j'étais là, tranquillement installé sur la boîte située juste à côté du lieu propice à mes pire cauchemars ! Malheureusement, je redoutais le retour de Jules ou celui de ses parents. Je connaissais ses horaires. Il n'allait pas tarder. Chaque seconde était un pas de plus vers l'échéance. Je l'avais entendu discuter avec ses parents du menu de la cantine ce midi-là. Devinez ! Aujourd'hui, à la cantine, c'était Cassoulet-Merguez, j'allais en baver ! J'imaginai déjà la scène. Arrivant tout rouge, dégoulinant de sueur, il se jetterait sur moi après avoir fini ce qu'il avait à faire. Une fois la chose terminée, il m'enverrait valdinguer avec tous les autres et tout se terminerait sur une simple pression du bouton rouge. Tout se terminerait horriblement mais je m'en irais avec une mort digne comme celle d'un soldat mort au front pour son pays !... Mais non ! Tout se passa différemment. Il arrivait : j'entendais ces pas qui devenaient de plus en plus bruyants au fur et à mesure qu'il s'approchait. Il tourna la clé et rentra. Il retira ses chaussures et monta lentement les escaliers, écrasé par le poids de la fatigue et de la chaleur qui régnait. Il entra dans la pièce. Je priais pour qu'il ne se rue pas sur moi. Je fus soulagé lorsque je m'aperçus qu'il cherchait autre chose. Je le fus moins lorsque je compris qu'il ne le trouvait point. Il vint alors vers moi et me prit par l'épaule. Il m'arracha aux bras de ma famille.

Une odeur de sueur venait de lui. Il me maintenait avec ses deux mains et me balança d'avant en arrière très rapidement pour essuyer les matières visqueuses qui sortaient de lui, me forçant à le toucher et à respirer des effluves pestilentiels. J'eus à rencontrer une de ses pustules, grasse et remplie de pus, signe de sa maturité naissante ! Après qu'il eut fini son acte, il me lança dans le trou... Le fameux trou ! ... Et il m'évacua par la pression du fameux bouton rouge, celui qui vous envoyait avec tous les autres, errant dans les tunnels sans fin, à jamais !...

Je sentis alors une force me pousser et je ne pouvais rien y faire.

Mon calvaire était sans fin. Mais tout à coup, tout mouvement stoppa net. Ça y était, j'étais fini, j'errerais à jamais dans les tunnels sombres sans fin, errant à tout jamais ...

Le pauvre papier toilette était là, à attendre que les tuyaux d'évacuation l'évacuent vraiment...

Hugo Gagnaire

Cela faisait déjà une heure que je souffrais, sans pouvoir réagir : c'était comme si une voiture m'était tombée dessus. J'étais écrasé, étouffé par ce poids et des coups vinrent s'ajouter à cette douleur atroce. Soudain, j'entendis des bruits étranges comme des cris ou des gémissements de douleur et de souffrance.

Le frottement rocailleux des coups sur ma peau ressemblait au craquement d'une allumette. Petit à petit, une odeur immonde de sueur envahit mes narines. Je n'arrivais plus à respirer et ma souffrance empirait à chaque seconde. Ma souffrance était telle que je ne peux la décrire.

Tout à coup, plus rien. Les coups s'arrêtèrent et la pression qui pesait sur moi s'atténua. Je crus mon supplice terminé ; un sourire commença à apparaître sur mon visage. Et à ce moment-là, ce fut le coup de grâce. Je ressentis une douleur si atroce qu'aucune souffrance au monde ne pouvait l'égalier...

Maxime se réveilla en sursaut : il avait fait un cauchemar et son matelas en avait subi les conséquences.

Léna Bédaghe

Cela faisait déjà plusieurs heures que je souffrais, sans pouvoir réagir. J'avais froid, dans la chambre dans laquelle j'étais séquestré. Je m'assoupis.

Soudain, des enfants crièrent, et quelqu'un commença un massage cardiaque très rude, qui m'empêcha paradoxalement de respirer pendant quelques secondes. Dix minutes plus tard, quelqu'un entra, se jeta lourdement sur moi et ne bougea plus. Il était en sur-poids et j'eus du mal à trouver une position confortable, pour pouvoir le supporter. Je commençais à avoir très chaud. L'odeur de sueur remplissait la chambre et cela m'écœurait. Au bout de trois heures, un ronronnement menaçant se fit entendre. Au fil du temps, il se rapprochait de plus en plus. Un sentiment d'inquiétude m'envahit. Tout à coup, un cri bref déchira le ronronnement. Quelqu'un venait peut-être de se faire tuer ? J'eus très peur, et je m'évanouis d'horreur. Pour me réanimer, une personne me lança une substance liquide et chaude. Je fus contraint de l'absorber. Elle avait un goût écœurant et acide...

Cela faisait plus de douze heures qu'un tissu m'empêchait de voir, je ne pouvais pas savoir qui s'était fait tuer... J'étais impuissant. Chaque bruit me donnait une sueur froide et la même question revenait sans cesse dans ma tête : était-ce ma dernière heure ?

Le jour se leva, une dame enleva le drap qui recouvrait le matelas.

- Jérémy réveille-toi ! As-tu bien dormi ?
- Maman, je suis malade, j'ai vomi sur mon matelas. J'ai fait des cauchemars toute la nuit. Tu ne m'as pas entendu crier ?
- Non.

Loïc Monsterleet

Cela faisait déjà une heure que je souffrais, sans pouvoir réagir, on me secouait dans tous les sens. J'essayais de me débattre mais rien à faire... J'étais recouverte de boue. On m'avait maquillée, mordue, j'étais trempée de la tête aux pieds. Autour de moi, c'était un vrai champ de bataille. Avec mes camarades, j'avais déjà discuté de cette horrible maltraitance que l'on nous faisait subir. On nous prenait pour de vrais esclaves.

Le soir, je pouvais enfin être libre. Enfin, je ne pouvais l'être que de temps en temps car une semaine par mois, à peu près, j'étais choisie... choisie pour dormir près du maître. Il disait que c'était pour qu'on le surveille, c'était vraiment l'horreur.

Pendant mes nuits de répit, je pouvais être libre, enfin... libre est un bien grand mot car je ne pouvais pas sortir de mon petit campement à cause du gros chien qui nous surveillait. Mes moments de détente étaient vraiment très rares.

Un jour on m'avait tellement maltraitée, que j'en ai perdu l'usage d'un bras : on me l'avait comme arraché. Ce n'est qu'une semaine après que l'on m'avait soignée. A plusieurs reprises, j'avais essayé de m'enfuir de cet endroit atroce, mais rien à faire. Le chien du maître était toujours là pour nous guetter, j'avais même l'impression qu'il ne dormait jamais. Je vivais vraiment un cauchemar. J'avais hâte que mon maître en ait assez de moi et qu'il me range dans cette grosse boîte, au grenier, où je pourrais enfin retrouver tous mes amis...

« Paul ! Ah, tu es là ! Donne-moi ta peluche toute sale. Je vais la laver ! » dit la maman de Paul.

Manon Zdrojewski

Cela faisait déjà trois minutes que je souffrais, sans réagir. Je ne pouvais pas bouger. On me propulsait d'avant en arrière...

Quelques minutes auparavant, je terminais ma nuit quand la lumière m'avait éblouie. Ce fut le moment où je me fis kidnapper...D'où j'étais au début, je pouvais apercevoir l'emplacement où j'avais passé la nuit.

Quelque chose tomba sur ma chevelure. Cette chose était visqueuse et gluante. Elle avait une odeur forte et écoeurante. Mon visage recouvert de cette substance non identifiée se mit à me piquer. D'un coup, on me fit valser, je n'eus même pas le temps de me débattre. Je me retrouvai dans une pièce noire et humide. Ça ne «sentait pas la rose», c'était sûr. On me claqua contre un mur lisse sur lequel était accroché quelque chose. C'était de la viande mélangée à je ne sais quoi mais je ne voulais pas savoir... Cet endroit était dégoûtant ! Je ne voulais pas y rester une minute de plus, c'était horrible ! On me faisait glisser contre les parois de cette pièce, ma chevelure était recouverte de choses ignobles.

Rien à faire, je ne pouvais bouger, j'étais immobilisée. Je fus de nouveau emportée dans un nouvel endroit où, cette fois, il n'y avait pas de lumière, ce qui m'aveugla. Je me rapprochais de plus en plus d'un trou. J'étais paniquée !

Un jet arriva, on était en train de me noyer ! Je n'avais plus de respiration, je savais que c'était la fin, je m'évanouis...

Julie reposa sa brosse à dents dans son verre et alla finir de se préparer.

Marion Lefebvre

Cela faisait déjà une heure que je souffrais sans pouvoir réagir. Cette souffrance avait commencé lorsqu'un homme m'avait kidnappée, m'avait enfermée dans un sac où régnait la pénombre pour ne m'en ressortir que quelques heures plus tard.

Je mis du temps à m'habituer à la lumière du jour qui m'éblouissait. Je me trouvais dans une grande pièce, au sol orange strié de bandes blanches, entourée de grands murs de pierre, surmontée d'un toit fait de tôles. De grosses lumières éclairaient la salle. L'homme me prit fermement et me mena à un bout de la pièce. Soudain, un coup d'une force inouïe, d'une violence extrême me frappa. Mais avant que je puisse deviner ce qui venait de me heurter ainsi, je reçus un second coup de force égale, puis un autre, encore un autre... Une petite minute de répit et les coups reprurent. Pendant près d'une heure, ce fut le même rituel.

Puis l'homme me lâcha et s'éloigna. J'eus quelques minutes de repos pendant lesquelles je me lamentais sur le triste sort qui s'acharnait sur moi, ne comprenant pas ce qui m'arrivait. L'homme revint vers moi et je recommençai à souffrir... Plus le temps passait et plus j'avais l'impression que les coups s'affaiblissaient, peut-être parce que mes sens s'amenuisaient. A un moment, je reçus un coup d'une telle force que je me tordis de douleur et m'écroulai, évanouie, par terre.

Pierre ramassa sa raquette et dit : « Papa, je viens de casser ma raquette ! »

Chloé Picili

Cela faisait déjà une heure que je souffrais, sans pouvoir réagir dans cet enfer. J'étais assis depuis une heure et les morveux qui couraient autour de moi m'exaspéraient de plus en plus. Soudain, je fus recouvert d'une substance gluante et visqueuse. J'étais là, englué dans cette affreuse mélasse quand on m'empoigna et m'emmena dans une grande salle de bain. On me plongea tête la première dans l'eau froide et on m'en sortit après m'avoir bien secoué. Puis on m'attacha par les pieds et me laissa suspendu pendant deux bonnes heures... Ce tourment me rendit nauséux par l'afflux du sang vers ma tête... et le froid n'arrangeait rien aux choses...

On revint me chercher pour me traîner dans la grande salle. Alors ce fut le deuxième round : tous mes agresseurs revinrent en force ; tous m'entouraient lorsqu'un agresseur sortit de la masse et dit : « il est à moi ! ». Les autres contestèrent sa propriété sur moi, chacun disait que j'étais à lui...

Je fus tiré en tous sens, par tous les membres : je fus littéralement écartelé !

La nourrice sépara les enfants, leur dit de se calmer : il restait au milieu de la pièce les vestiges d'un ours en peluche déchiré.

Tristan Six